



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

C'est toujours un joli moment pour une femme jeune, gracieuse, à la mode, et qui se fait attendre et désirer partout ; c'est toujours un joli moment, dis-je, que celui où l'on ouvre la porte de sa loge à l'Opéra ou aux Italiens. S'avancant d'un air nonchalant et distrait, elle saisit au fond de sa pensée l'impression que produit son arrivée, et juge de son effet par les lorgnettes qui viennent se braquer vers son côté, les cous de femmes qui s'inclinent pour la voir, les chuchotements voisins qui lui parviennent. Ah ! que l'amour-propre est un doux sentiment pour ces gracieuses créatures, toutes coquettes et parées, qui vers dix heures du soir viennent apparaître aux galeries de nos brillants théâtres ! Que cela fait du bien à l'imagination de se voir enviée, ad-

mirée, de rencontrer à chaque pas des regards qui signifient : « elle est belle ! elle est élégante ! elle me plaît ! » Dans ces momens de riantes illusions, nulle sombre prévision ne vient ternir la joie ; point de pensée pour le retour au logis, où vous attendent peut-être quelques jaloux reproches ; point de regrets pour cette nuit sans sommeil bienfaisant, sans rêves de bonheur ; point de soucis pour ce lendemain sec et décoloré qui va s'effacer tristement de la vie. Loin du cœur ces froides émotions qui ne peuvent prendre place sous une ceinture de gaze ; loin de la pensée ces amères réflexions que repousse une couronne de roses. A l'orgueil, au plaisir livrons ce moment d'existence délirante ; laissons flotter l'écharpe qui se joue sur nos perles, dérouler ces boucles de cheveux que la chaleur flétrit, respirer autour de nous le parfum des fleurs qui s'effeuillent dans nos mains.

Arrière l'idée d'un lendemain pour la femme élégante et jolie, qui résume ses désirs dans les joies du moment, et qui ne s'est pas encore aperçue que la coquetterie est le seul sentiment qui n'ait point d'avenir !

Pour nous, qui de toute cette morale ne devons retirer qu'un seul avantage, celui d'observer les toilettes les mieux choisies, nous allons transmettre quelques détails qui peuvent initier parfaitement au goût des modes actuelles.

— On voit au grand Opéra et aux Italiens, en premières loges, le turban, la robe de velours et quelquefois la coiffure de fleurs. Car, aux *Italiens* et à l'*Opéra*, il n'est nullement déplacé de se montrer en grande toilette avant le bal.

— M^{me} *** portait une robe de velours bleu, décolletée, à manches longues, coiffée d'un turban de gaze blanche à gros grains ; ses cheveux en bandeaux plats couvraient ses tempes ; sur ses épaules était jetée une longue chaîne d'or du Mexique ; et autour de son cou, un boa de marabouts formait un nuage léger en harmonie avec sa coiffure transparente.

— M^{me} ***, en robe de satin rose montante, garnie, comme une redingote, de brandebourgs en tresses à jour, portant un bonnet de blonde-dentelle, sur le devant duquel était posée une ligne de petits œillets mignardises, blancs et pourpres. Un col de blonde retombait en biais à triple rangée sur son cou. A la sortie, cette toilette fut à demi couverte par une polonaise en satin blanc. M^{me} de B*** avait un étroit bracelet en ruban, or lisse incrusté de turquoises, et une cassolette suspendue.

— M^{me} G***, en robe de satin d'Alger à fleurs brochées ; une écharpe de dentelle couvrait son cou, et laissait apercevoir un petit collier juste en fil d'or tressé, d'où pendait un très-petit cœur en grenat ; les boucles d'oreilles étaient formées d'un bouton d'or et d'un petit cœur pareil au collier, et l'épingle du corsage, ligne

d'or transversale, supportait trois cœurs de grenat, jouant à de très-déliés anneaux. Cette forme donnée aux pierres varie un peu la forme des poires auxquelles on est resté si long-tems. Elle n'avait sur la tête que ses cheveux, relevés en arrière et nattés en larges berthes autour de son visage.

— M^{me} ***, en robe de tulle blanc, bordée d'une ligne de diamans au-dessus de la mantille, était garnie d'un volant de tulle, relevé sur le côté par une touffe d'épis de diamans ; des épis accompagnaient ses boucles demi-tombantes et se trouvaient mêlés aux cheveux de derrière. En entrant, elle était à moitié cachée par une pelisse de satin bordée de cygne. Avec elle, une jeune personne en robe de crêpe blanc, et coiffée de jacinthes roses, s'entourait d'une écharpe de tulle dont le jeu laissait voir un collier de perles.

— Pour toilette de spectacle plus négligée, nous citerons une robe en satin polonais noir, à carreaux écossais, à plis en éventail, avec un col de mousseline brodée, garnie d'angleterre. Un chapeau de satin blanc à rubans de satin-gaze. Une étole à ruban écossais, ponceau, violet et vert. Avec une redingote en reps vert-scabieuse, un col de mousseline garni de valenciennne, un chapeau de velours épinglé gris-argent, à plumes, et quelques bijoux d'or très-simples. Une très-jeune femme portait une douillette en léger satin broché mais clair. Les devans, bordés et doublés de velours noir, étaient maintenus par des pattes boutonnées. Elle était coiffée d'un chapeau de velours noir surmonté d'un esprit.

— Nous citerons comme une jolie simplicité une redingote en cachemirienne gris cendré, doublée à l'intérieur de drap de soie cerise ; le collet, très-petit, laissait voir la même doublure, dépassant le mérinos d'un doigt environ.

— Les hommes vont à tous les théâtres à peu près comme ils veulent. Les jeunes gens les plus fashionables ne s'y trouvent

pas déplacés en gilets de laine et en redingotes. Le plus généralement cependant ils y sont en gilets de damas ou de brocart, en habit à boutons de métal, en gants blancs et en claque de velours.

EXPLICATION DE LA COIFFURE,

Cette coiffure, exécutée par M. Gorniot (rue de la Ferme-des-Mathurins, n° 9), est formée de deux coques de cheveux relevés au sommet de la tête, et serrés au pied par un bracelet. Une chute de cheveux frisés retombe d'un côté de ces coques, qui sont traversées de deux épingles *Elssler*, de chez M. Bourguignon, passage de l'Opéra. Les touffes demi-anglaises tombent de chaque côté des joues, et sur le front un bandeau en or surmonté d'un oiseau en diamant.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de bal. Robe en tulle noir, ornée sur le devant de deux draperies de tulle formant tablier, et retenues par des nœuds composés de quatre coques de rubans de satin blanc, séparées au milieu par une agrafe en *agathe marine* entourée de diamans et assortie aux bijoux de la coiffure. De ces nœuds partent des rubans de satin qui se croisent sur le devant du jupon. Les manches à double sabot, et corsage très-serré sur la taille, avec draperies sur la poitrine et mantille de blonde par derrière. Cette jolie façon est due à M^{me} Minette (rue de Rivoli, n° 34). La polonaise en satin blanc brodé, garni de cygne, qui complète cette parure, sort des magasins de M^{me} Hermel, rue Richelieu, n° 92.

LES ALBUMS.

C'était un fléau autrefois que l'album. Un peintre entraînait-il dans un salon, il voyait aussitôt une dame venir à lui avec empressement, lui faire des amabilités, des grâces, des séductions; il en était ravi, il se glorifiait jusqu'au moment où sa conquête lui apportait d'un air souriant un album. « Monsieur, j'espère que vous voudrez bien l'embellir, » disait-elle, et le malheureux artiste était condamné à une gouache ou à une aquarelle. Le musicien était moins exposé à ces assauts, la musi-

que n'étant pas une langue accessible à tous et au premier coup-d'œil; mais le poète, mais le prosateur n'y pouvaient échapper: lignes rimées ou non, il fallait qu'ils écrivissent séance tenante; heureux s'ils ne se croyaient pas obligés à des galanteries en vers ou en prose à la dame du lieu.

Mais le tems, qui purifie toutes les institutions, a fait justice de cet abus, et aujourd'hui l'album n'est plus l'épouvantail des salons. Il s'est dépouillé de tout ce qu'il offrait de pédantesque, d'exigeant, et nous ne l'apercevons maintenant que comme un jeune ami, piquant, ingénieux, nuancé, jeté follement à travers tous ces caprices qui étalent leur élégante profusion sur nos marbres de Paros et nos tapis de Turquie. Aimable confident des légers ou des graves penchers qui traversent la vie, généreux dépositaire des intérêts de tous, il est là pour recueillir, transmettre, perpétuer des impressions qui, sans lui, n'eussent point laissé la trace d'un souvenir. Accessible à tous les sentimens, à toutes les formes, il enveloppe dans son discret désordre l'ironie et l'amour, la ruse et la confiance, la folie et la morale. Piquante arène, où toutes les passions sont en jeu et la vie offerte en miniature, où chaque esprit y dépose son jet le plus brillant, formant ainsi un assemblage exquis et bizarre où s'entremêlent tous les sentimens les plus étonnés de se rencontrer: semblable à ces serres curieuses, où les contrées les plus opposées voient réunis leurs arbustes les plus rares confondant ensemble leurs couleurs et leurs parfums.

Ce goût des albums semble plus que jamais avoir gagné cette année dans nos goûts, et sous l'écaillé au relief doré et la nacre incrustée, nous avons trouvé des feuillets riches d'un trait ou d'une idée, décorés de plus d'un nom heureux. A ce double titre, nous avons extrait un petit article placé légèrement, pour ne pas dire indiscrètement peut-être, dans l'al-

bum de M^{me}***. Pourquoi il y fut mis... nous pouvons le deviner, mais nous devons le taire, et nous allons vous le citer ici sans commentaire aucun.

Une Ecole.

Madame, à propos de jour de l'an, il faut que je vous conte comment un amour a passé par un petit sac. C'est toute une histoire, et ce n'est qu'un bonbon ; mais, vous le savez, tout est dans tout.

Vous savez aussi que chez les confiseurs on voit ces jours-là, non seulement beaucoup de papillotes, mais encore beaucoup de gendarmes, beaucoup de quinquets et beaucoup de demoiselles qu'on n'y voit pas les autres jours. Ce n'est point des gendarmes dont il s'agit, ni des quinquets non plus ; mais les demoiselles sont gentilles et avenantes, et toujours en grande tenue, comme les gendarmes ; et mon ami Émile.... un beau garçon, ma foi ! Émile aime les confiseuses, autant que vous aimez les confitures. Or, en courant de boutique en boutique, il avait avisé une petite blonde des plus gentilles (je sais bien où, mais je ne le dirai pas de quinze jours, tant pis pour le marchand). Et elle avait le parler si doux, les lèvres si roses, l'œil si bleu, qu'Émile, en prenant d'elle un dernier bonbon, lui retint un moment le bout des doigts, et lui dit tout bas :

« Vous êtes un amour ! je reviendrai demain. »

Elle ne répondit pas ; elle lui dit : « C'est tout ce que vous souhaitez, monsieur ? » et il ajouta : « Oh ! que vous savez bien que non ! »

La petite blonde rougit ; cela n'engage à rien, rougir est tout ce qu'on veut : c'est non, c'est oui, c'est bonheur ou colère ; quand on est jolie, c'est pudeur ; c'est timidité quand on est bien jeune ; plus tard c'est autre chose.

Il trouva, lui, que cela voulait dire : « Revencz demain, vous me ferez plaisir. » Et il se garda bien d'y manquer.

Il retourna donc aux bonbons le lendemain, persuadé que s'il faisait plaisir en revenant, en revenant avec un billet doux, il ferait infiniment de plaisir.

Il avait fait un billet doux : quelques mots jetés à la hâte sur un petit papier, sans préambule, sans longues phrases, sans point d'exclamation surtout ! ce qu'il faut pour dire qu'on meurt d'amour, simplement ; un billet rapide et facile enfin, c'est-à-dire ce qu'il y a de mieux en billet.

« Pendant que j'écrivais, me disait en riant l'amoureux, mon groom me souhaitait une bonne année, et je n'ai pas mis à déclarer mes sentimens plus de tems que George à m'assurer des siens. Je n'ai pas même relu mon épître (on est si pressé le jour de l'an !); mais, à présent j'y pense, elle était, parole d'honneur, étourdissante. Dans un autre moment, ajouta-t-il, j'aurais cru devoir écrire quatre pages, et j'aurais été ennuyeux comme les mouches. »

Serait-il donc vrai que tout le secret du métier d'amoureux consiste à ne point s'en soucier trop ?

Quoi qu'il en soit, il finissait par demander à genoux qu'on lui dise un jour, un lieu, une heure, pour exprimer tout ce que dans son trouble il laissait en blanc.

Et le lendemain il glissa la tendre requête dans un sac de satin vert-monstre qu'il marchandait. En le voyant faire, la chère enfant rougit encore, encore de bonheur sans doute. Mon ami, je dois le dire, eut ici la candeur de baisser les yeux, même il détourna la tête, et en cela il témoigna d'une belle ame : on peut faire rougir une femme, mais on ne doit pas la regarder rougir. Comment aussi ne pas partager un peu le trouble qu'on va causer ? Et puis, il faut bien donner à un billet d'amour le tems d'être ramassé et de le cacher dans un corsage. Ce n'est donc qu'après avoir cherché, ça et là, un instant dans les bonbons, qu'Émile fit emplir le sac pour l'offrir à une grande dame de ses amies, tout en pensant à la grisette.

Il attendit trois jours.

« Bah ! dit-il, mon billet était trop bien : la petite ne l'aura pas compris. Une femme comme il faut en aurait perdu la tête ; mais il faut écrire des bêtises aux petites filles, ou n'y pas penser. N'y pensons plus, bonjour ! »

Cependant le lendemain il reçut un message d'une écriture inconnue ; on lui disait :

« Ce soir, onze heures, rue de Londres. »

Et cela sans une faute d'orthographe. « Oh ! pardon ! dit-il, petit ange ! chère... (le papier était marqué d'un A, au coin) chère Adèle, ou Augustine, ou Alexandrine. » Mais l'écusson était surmonté d'une couronne de comte ; c'était abuser étrangement de la complaisance des marchands de papier. Ce billet sentait bon, le chocolat sans doute, et il était cacheté de cire avec une devise espagnole.

Où diable avait-elle pris tout cela !

C'était hier, à onze heures trois quarts, mort de froid dans son cabriolet, Emile attendait encore. Décidément la petite se donnait des airs. « Je parie, pensait-il, qu'elle aura des plumes à son chapeau. » Au fait, il est bien permis d'être un peu vaine quand on est jolie. Être jolie, n'est-ce pas tout ? On a les dents blanches et les yeux bleus, d'abord ; on est grisette ou comtesse après. Et puis grisette on fait la comtesse, comtesse on fait la grisette ; qu'importe ?

On lui avait laissé le loisir de faire là-dessus des réflexions profondément philosophiques, lorsqu'enfin un fiacre est venu, traînant ses ferrailles. Émile est descendu. Le fiacre s'est arrêté ; le cocher en sabots a ouvert sa voiture, et la première chose qu'Émile y a vue dans l'ombre, c'étaient des plumes ; mais c'étaient des plumes de comtesse ; on ne sentait pas le chocolat, mais le patchuly ; ce n'était pas la grisette, c'était la grande dame.

Ceci est pour apprendre à ne pas perdre de vue les billets doux qu'on donne aux confuses, parce que ces tendresses

peuvent être laissées au fond d'un sac par gaucherie ou par malice. Cela est arrivé cette fois sans malheur, mais enfin...

GAVARNI.

Poésies Nouvelles,

PAR

M^{me} AMABLE TASTU.

1 vol in-18, orné de 47 jolies Vignettes, chez Denain et Delamare, rue Vivienne, n° 16. Prix : 6 fr.

Depuis long-tems la lyre de M^{me} Tastu était muette. Au milieu des désordres sanglans de nos cités, qui aurait pu prêter l'oreille à ses chants ? Aujourd'hui que le calme semble renaître, elle épanche librement les flots harmonieux de sa poésie. Le fond de ses nouveaux chants est triste : la fuite des années, nos croyances perdues, la souffrance morale que causent à toute âme noble les calculs froids et égoïstes des hommes de nos jours, la lente destruction qui mine sourdement notre société décrépite, tous les doutes, toutes les incertitudes qui assiègent nos pauvres esprits, tout cela trouve un écho mélancolique dans ses vers. Lisez *le Tentateur*, *la Pauvreté*, *les Dieux s'en vont*, *le Drame*, *Migrations*, et vous verrez, exprimées en beaux vers, ces impressions de tristesse que nous éprouvons, tous plus ou moins, vous sentirez votre cœur ému de ces douces émotions qu'éveille si rarement aujourd'hui la plume de nos écrivains les plus en crédit. Dans ce délicieux recueil, M^{me} Tastu a ouvert une nouvelle voie à son talent. Elle nous y raconte, avec le naturel de La Fontaine, avec la piquante et malicieuse finesse de Voltaire, les aventures de *Peau-d'Ane*, ce conte que le *bonhomme* aimait tant. Il est difficile de mettre plus de délicatesse et d'esprit dans une narration, et nous formons bien vivement le vœu que M^{me} Tastu ne se borne pas à ce simple

essai dans un genre depuis trop longtemps négligé dans notre littérature, et qui convient si bien à l'esprit français. Persuadés que nos lectrices préféreront à notre prose la charmante poésie de M^{me} Tastu, nous ne pousserons pas plus loin les réflexions que nous a inspirées la lecture de ses *Poésies nouvelles*, et nous transcrirons ici l'une des plus jolies pièces du recueil, la *Mansarde*, réservant pour l'un de nos prochains numéros la *Pauvreté*, que son étendue ne nous permet pas d'insérer dans celui-ci.

LA MANSARDE.

Le tems, ce soir, est gros d'orage;
Déjà, sous cet épais nuage,
Il gronde là-bas, faible et sourd.
L'éclair est pâle, le ciel lourd,
Et l'air muet qu'en vain j'implore,
Au front du prochain monument
Laisse retomber peanement
Les plis du drapeau tricolore.
Du soir le vent accoutumé
Manque à ma poitrine oppressée,
Et cet horizon embrumé
Étouffe jusqu'à ma pensée.
Mais la pluie, à flots épaissis,
Des flancs du nuage qui tonne,
Bondit, sonore et monotone,
Sur le penchant des toits noirs.
Encore un de ces jours sans nombre,
Qui, toujours trop lents à finir,
Flétrissent de leur teinte sombre
Et le présent et l'avenir!
Jours où la pensée inquiète
Tremble d'interroger le sort;
Où, selon les mots du prophète,
L'ame est triste jusqu'à la mort!
Aujourd'hui qui donc se hasarde
A porter les yeux devant soi?
Peut-être, jeune enfant, c'est toi,
Toi que je vois dans la mansarde
Qui s'ouvre là-bas devant moi?
Elle est là, riante et proprette;
Pourtant du matin jusqu'au soir
Elle est seule dans sa chambrette.
Seule? non, elle a son miroir.
Son oeil malicieux et noir
S'y porte et reporte sans cesse,
Rit, minaud, boude ou caresse;
Et pourtant que peut-elle y voir?
Ses treize ans, au corps mince et frêle,
Aux longs bras chétifs, au col grêle;
Age sans charme et sans secrets,
Entr'acte vide et sans attraits
Entre l'enfance et la jeunesse!
Moment d'attente ou de regrets,

Qui, semblable à l'henne incertaine
Où flottent le jour et la nuit,
Fait rêver la grâce lointaine
De l'âge qui naît ou qui fuit!
Mais la voilà qui se prépare:
Elle ajuste, selon ses vœux,
Les plis du fichu qui la pare,
Et, sous ses doigts, lustre et sépare
Les noirs bandeaux de ses cheveux.
Bientôt on dirait qu'elle écoute
Avec un timide embarras
Ce que dit le miroir sans doute,
Et sa bouche y répond tout bas.
Mais tout-à-coup la scène change:
Au gré d'un mobile cerveau,
Sous ses mains actives s'arrange
Le thème d'un drame nouveau.
Un lambeau de gaze lancée,
Quelques festons de papier blanc,
Singent, sur sa tête inclinée,
Le voile et l'oranger tremblant;
Puis, agenouillée, elle prie
Avec un maintien solennel.
Plus de doute, elle se marie,
Et le miroir tient lieu d'autel.
Un moment... le jeu dure encore;
De danse une noce a besoin;
Au bal le roman doit se clore,
Pourvu qu'il n'aille pas plus loin!

Si jeune, et déjà si coquette;
Rêver, lorsque tout le défend,
Amour, mariage, toilette,
Dans la mansarde!... Pauvre enfant!...

Littérature.

Un Droit de Mari, par Etienne, auteur d'un petit roman récemment publié sous le titre de *Pauline*, est un ouvrage où se rencontre du drame, de la chaleur et surtout une verve frondeuse qui attaque vigoureusement un des plus grands fléaux de la société, l'égoïsme précoce. Il prouve jusqu'à quel excès ce vice peut corrompre les grands cœurs, et flétrir leurs plus douces impressions.

Le malheureux héros qui sert de type à ce caractère se nomme Pradel; il fait à la fois le malheur d'une épouse dont il ne sait apprécier ni le dévouement ni les vertus, et le malheur d'une jeune fille qu'il a séduite et dont il ne comprend pas le généreux amour. Livré au désir de

faire fortune, il tente des spéculations qui le ruinent, et il va entraîner dans sa chute un loyal ami qui lui a prêté 20,000 fr., et qui va les perdre sans que Pradel en éprouve le plus léger remords; mais sa femme ne peut envisager froidement tant d'iniquités, et pour acquitter cette dette d'honneur, Emma a vendu son érin. Furieux de se voir enlever cette ressource, qu'il convoitait pour lui-même, Pradel s'introduit chez Bercy, exige qu'il lui remette la somme, et pour l'y contraindre, le menace de le tuer; mais il est arrêté par la force publique et livré aux tribunaux, qui le condamnent à cinq ans de galère.

C'est ici que commence le vrai roman de la femme, la peinture de ses souffrances, de ses combats vertueux, de ses faiblesses excusables; et enfin arrive l'horrible conclusion, qui montre Pradel revenu secrètement du bague, surprenant sa femme aux bras de son amant, et la frappant d'un coup mortel.

Dans tout ceci, il y a peut-être de l'exagération, acreté d'opinion, découragement trop profond de l'humanité, et enfin triste morale de M. Étienne, qui conclut « qu'à Paris il faut craindre les femmes, mépriser les hommes, se défier de tout le monde, et ne marcher que les mains dans ses poches. »

— *Louis XV et le cardinal de Fleury* vient d'être publié par M. Bignan. C'est une intrigue historique où figurent la reine-mère, Leczinska, le duc de Richelieu, Saint-Simon et M^{me} de Mailly. L'époque est choisie au moment où Louis XV, jusqu'alors fidèle à ses devoirs d'époux, commença à les trahir, pour se jeter dans cette carrière de débauche qui fut si fatale à lui et à la monarchie.

— Les tomes V et VI des *Réverbères*, chroniques du vieux et du nouveau Paris, viennent de paraître, sans amener un nouvel intérêt sur cet ouvrage de longue haleine, où M. Touchard-Lafosse a épuisé moins de recherches curieuses qu'il

n'en eût fallu pour faire distinguer son ouvrage parmi tous les tableaux de Paris qui ont paru depuis quelque tems.

Théâtres.

Grand nombre de célébrités musicales étrangères se trouvent maintenant à Paris. Après Mayer-Beer et Bellini, Donizetti vient d'arriver pour présider lui-même à la mise en scène de son opéra de *Marino Faliero*, qui sera monté au Théâtre-Italien immédiatement après *I Puritani*.

— Au Gymnase, la *Fille de l'Aovre*, par MM. Bayard et Paulin, n'a point eu un des succès qui ont tant de fois distingué ce théâtre; un seul rôle y est remarquable, grâce à Bouffé, qui le remplit avec un talent supérieur.

— Au Vaudeville, *Mea Culpa* est disparu après la troisième représentation.

— Samedi le bal de l'Opéra a été plus nombreux que celui qui l'a précédé. C'est maintenant un assaut de fêtes de nuit à tous les théâtres: l'Opéra-Comique est en rivalité avec l'Académie Royale; là, sont des vues, des décors qui surprennent par leur élégance et leur piquante variété. A l'Opéra, est l'attrait de cette loterie merveilleuse qui offre un si piquant intérêt aux habitués du bal. Tout cela va grandir en luxe et en gaité à mesure que nous avancerons dans le carnaval, car il faut, pour toutes ces fêtes et ces folies, un élan qui ne s'imprime pas de prime-abord.

— La salle des concerts Laffitte offre aussi des bals tout brillans de gaité, de luxe et de femmes. Celui qui fut donné par la 4^{me} légion était superbe.

Revue.

TÉNÉSÉE (*États-Unis d'Amérique*). — Un article de la constitution qui vient d'être adoptée déclare que toute personne qui se sera battue en duel, qui aura *porté, envoyé, accepté* un cartel, ou qui aura servi de témoin dans un duel, sera inhabile à remplir dans cet état des fonctions rétribuées ou honorifiques.

— On a écroué à la prison de Roanne un vagabond d'une singulière espèce. Ce homme s'était créé une habitation souterraine dans une de ces grottes qui se trouvent dans les bancs de poudrings dont sont formées les balmes rapides qui bordent le chemin des Eroits, au-dessous de Fontanières. Celle qu'il avait choisie était d'un accès très-difficile ; il fallait gravir presque verticalement la hauteur de plusieurs pieds pour y arriver, et l'on ne pouvait y pénétrer qu'en rampant. C'est dans ce manoir étroit et humide qu'il s'était établi pour n'en plus sortir ; il avait creusé dans le rocher deux trous pour y placer chacun de ses pieds : un réchaud de feu était entre ses jambes pour le réchauffer au besoin. Il est resté immobile dans cette position pendant quarante jours, à dater de son arrivée à Lyon jusqu'au moment où son arrestation a été opérée sur la dénonciation des gens du voisinage.

— Un fait curieux se présente en ce moment dans l'Océan Pacifique. La plupart des îles de la Société sont aujourd'hui gouvernées par des femmes. Elles président les débats dans les affaires publiques du pays, et chacune d'elles prend une part active à ces débats. Tous les in-

digènes, quel que soit leur rang, ont le droit d'assister aux séances et de donner leur opinion. Aussitôt qu'une mesure est adoptée, on la promulgue du haut d'une chapelle nouvellement construite depuis la visite des missionnaires. Dans ces débats, les femmes montrent généralement des qualités intellectuelles supérieures aux hommes. Depuis l'arrivée des missionnaires dans les îles, la condition des femmes a subi une réforme complète ; d'esclaves qu'elles étaient, elles sont devenues heureuses et libres.

— Un nouvel établissement, qui ne peut manquer d'attirer la foule, est un cosmorama de la Tauromaquia espagnole, tableau représentant les scènes des combats de taureaux dans la Péninsule. Cet établissement est rue Louis-le-Grand, n° 30.

— On lit dans le journal de Toulon :

Le 7 janvier, vers les dix heures du matin, le sieur Joseph Cadière, cultivateur au quartier de Sibas, a assommé un chacal qui ravageait les animaux domestiques du quartier. En peu de jours cette bête carnassière a tué une chèvre, deux cochons, cinq agneaux, environ trois cents têtes de volaille, et généralement tous les chats des environs.

Il est probable que ce féroce animal a été apporté d'Afrique et qu'il s'est échappé, et il l'est encore plus que son maître ne le réclamera pas pour se dispenser de payer aux personnes lésées les dédommagemens qui leur sont dus.

A ce Numéro est jointe la planche 1127.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Ayuntamiento de Madrid

Modos de Paris.

20. Janvier 1835.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N° 2¹ près le passage de l'Opéra.

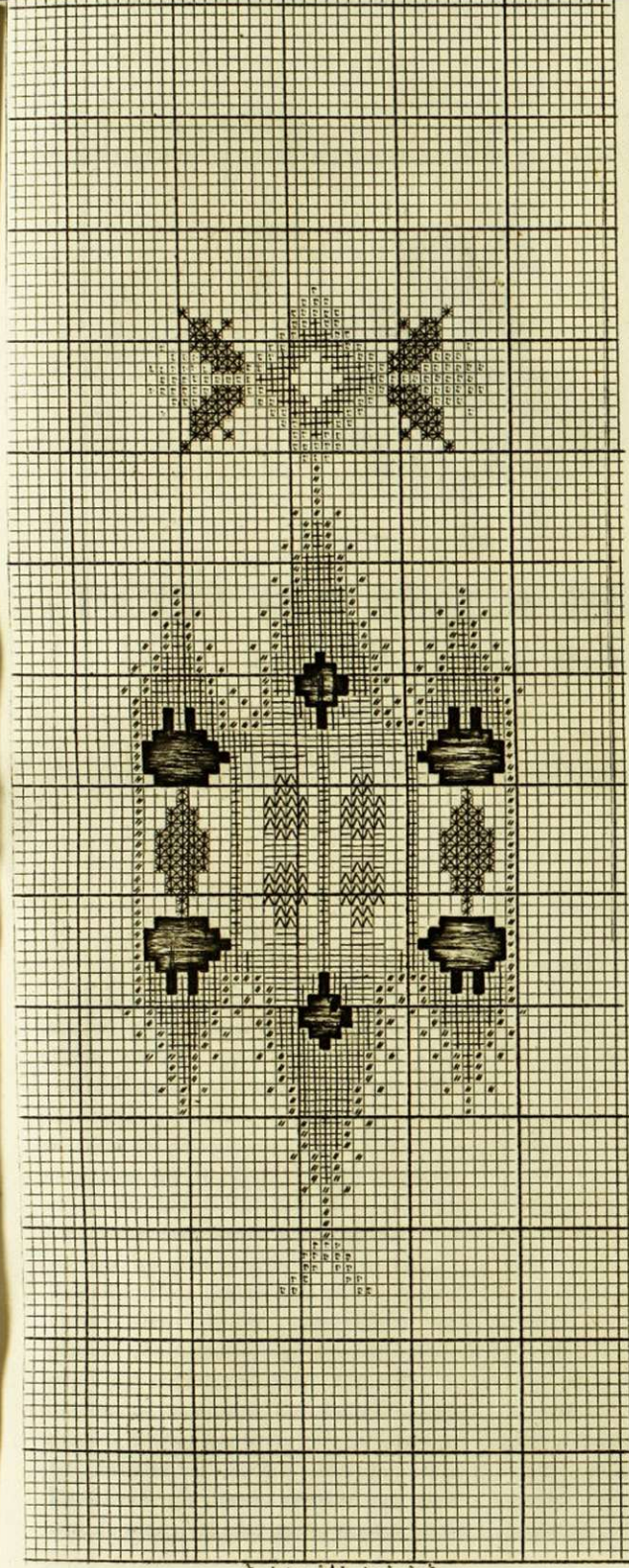
Croûture Exécutée par M. Gerniot rue de la ferme des Mathurins. 9.

Ornée de fleches en pierres d'un bandeau et d'un croûton en diamant de M. Bourguignon passage de l'Opéra.

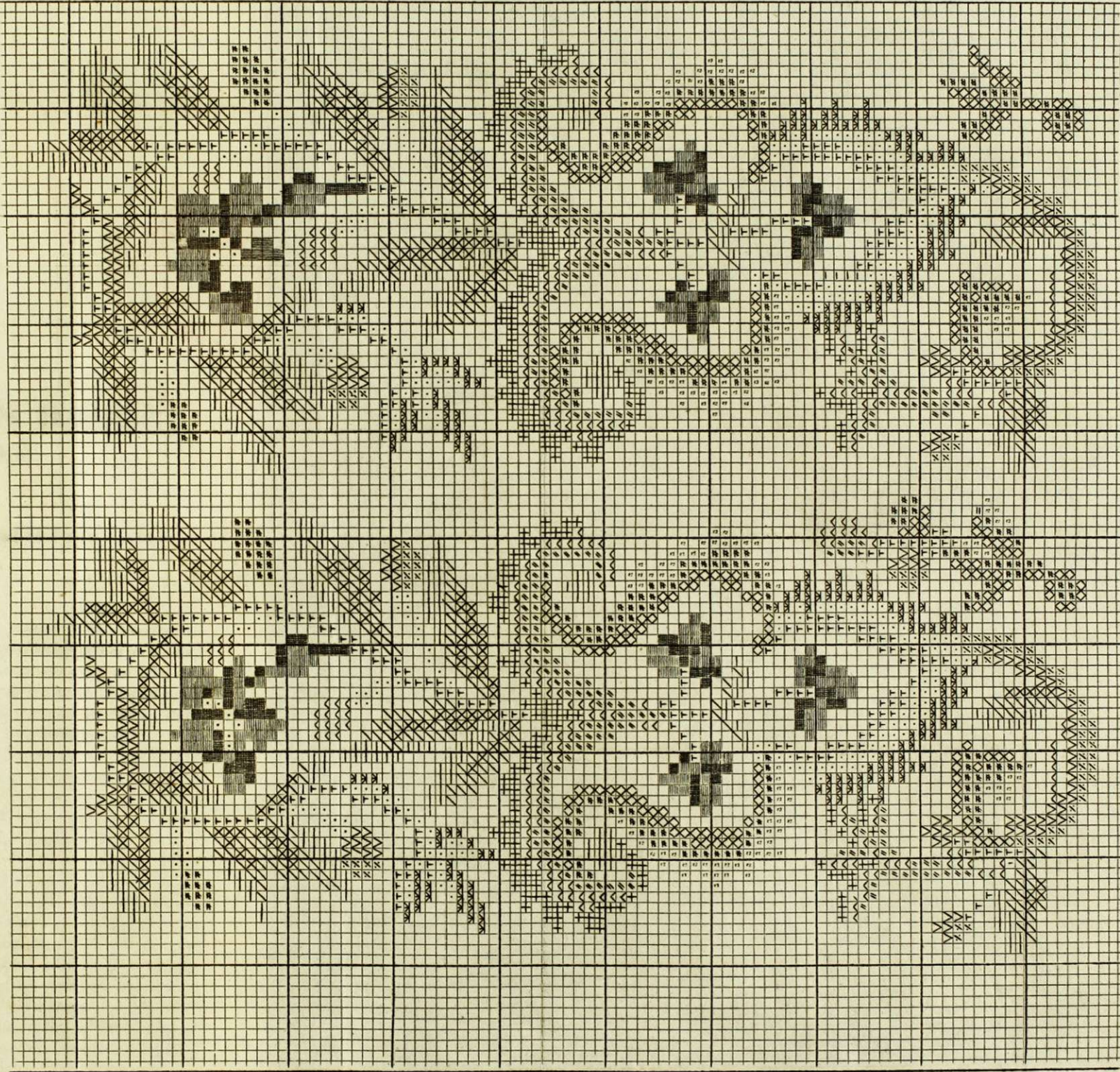
Robe en tulle façon Mme Minette rue de Rivoli 34.

Solennise en satin brodé garnie de Cygne Mme Gernot rue Richelieu. 92.

Messrs. S. & J. Fuller N° 34 Rathbone Place London



2
 Blanc
 Noir
 Vert
 Rouge
 Bleu
 Jaune
 Violet
 Rose
 Orange
 Gris
 Argent
 Or
 Bronze
 Cuivre
 Fer
 Plomb
 Zinc
 Nickel
 Cobalt
 Manganèse
 Sélénium
 Tellure
 Bismuth
 Antimoine
 Arsenic
 Mercure
 Platin
 Palladium
 Rhodium
 Iridium
 Osmium
 Rutenium
 Strontium
 Baryum
 Calcium
 Magnésium
 Sodium
 Potassium
 Lithium
 Rubidium
 Césium
 Francium
 Actinium
 Thorium
 Uranium
 Plutonium
 Néptunium
 Protactinium
 Actinide
 Lanthanide



1
 Blanc
 Noir
 Vert
 Rouge
 Bleu
 Jaune
 Violet
 Rose
 Orange
 Gris
 Argent
 Or
 Bronze
 Cuivre
 Fer
 Plomb
 Zinc
 Nickel
 Cobalt
 Manganèse
 Sélénium
 Tellure
 Bismuth
 Antimoine
 Arsenic
 Mercure
 Platin
 Palladium
 Rhodium
 Iridium
 Osmium
 Rutenium
 Strontium
 Baryum
 Calcium
 Magnésium
 Sodium
 Potassium
 Lithium
 Rubidium
 Césium
 Francium
 Actinium
 Thorium
 Uranium
 Plutonium
 Néptunium
 Protactinium
 Actinide
 Lanthanide

